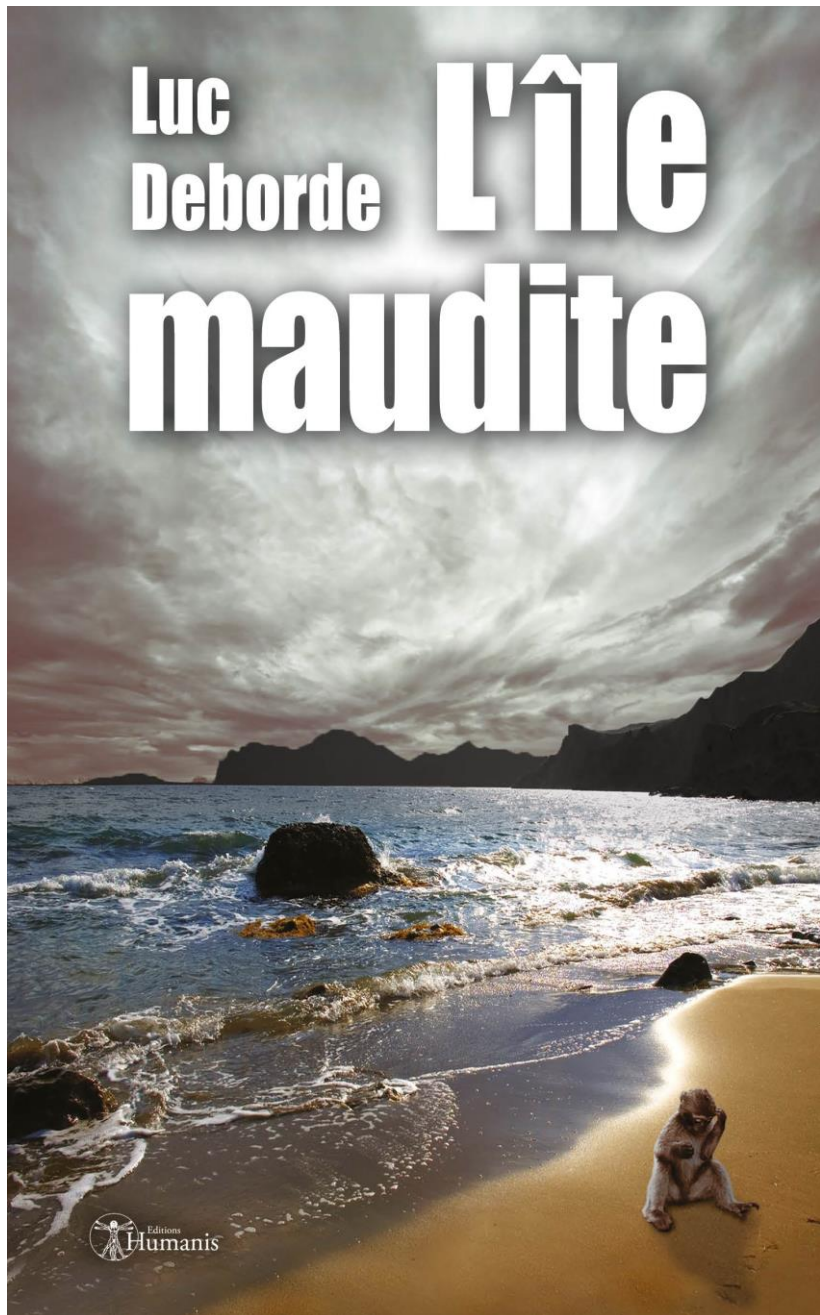


Luc
Deborde **L'île**
maudite



Ce fichier est un extrait du livre

L'île maudite

Luc Deborde

Pour consulter l'ouvrage complet, rendez-vous sur :

<http://www.editions-humanis.com/979-10-219-0076-9.php>

Couverture : photomontage à partir de photographies de
Sergey Galushko, Neyron et Luc Deborde

Luc Deborde

L'île maudite

nouvelle

En hommage à H. P. Lovecraft



© 2013-2022 — Éditions Humanis – Luc Deborde.
Tous droits réservés.



ISBN papier : 979-10-219-0077-6
ISBN numérique : 979-10-219-0076-9

Sommaire

Introduction	7
1- Le reflet.....	11
2- Parmi les élus.....	27
3- Révélation	43
4- Berkham.....	53
5- Byron ressuscité	71
6- La clé.....	81

Introduction

Le style d'écriture particulier de *L'île maudite* parodie celui de H. P. Lovecraft.

Je suis un grand admirateur de cet écrivain, et je me suis toujours demandé par quelle magie son écriture ampoulée, surchargée d'adverbes et d'adjectifs, pouvait exercer un tel charme sur moi.

Un matin, alors que j'étais en train de traduire en français les nouvelles qui forment le recueil *Le monstre sur le seuil*¹, je me suis réveillé avec un rêve complètement délirant en tête. Il y était question d'un homme massacrant la population d'une île maudite. À quelques détails près, je venais de vivre l'histoire complète que raconte la nouvelle qui va suivre.

Deux heures après mon réveil, je tombai sur un article consacré à Lovecraft dans lequel il prétendait que la plupart de ses récits étaient issus de ses rêves nocturnes. Et si j'essayais? me suis-je demandé. Et si j'essayais de coucher mon rêve sur le papier, en m'inspirant des recettes que Lovecraft utilise pour construire ses nouvelles? Sans prétention, juste pour voir...

1 *Le monstre sur le seuil et autres nouvelles*

H. P. Lovecraft - Éditions Humanis - 979-10-219-0053-0.

Je me suis beaucoup amusé. L'exercice consistait, pour une part, à mépriser les règles les plus élémentaires de l'écriture moderne. Comme chez Lovecraft, les phrases sont surchargées de mots et d'expressions précieuses. Les adjectifs foisonnent par groupes de deux ou trois...

Le cœur du récit emprunte également plusieurs poncifs à son œuvre : des forces divines et maléfiques issues de l'océan, une légende antique effrayante et douteuse, une crypte, un héros qui sombre peu à peu dans la folie, une intrigue qui se déroule dans un lieu confiné... tout cela raconté à la première personne par un narrateur terrifié et pétri de doutes.

Mais, puisque mon amusement primait, je me suis permis l'ajout d'éléments qui ne pourraient *absolument pas* (mais qui auraient peut-être dû !) faire partie de l'univers de Lovecraft, telle une scène de sexe, par exemple, que j'ai tenté de raconter comme Lovecraft l'aurait fait s'il s'en était donné le droit.

Toujours dans le registre de la parodie, le premier réveil d'Ankhur semble tout droit tiré d'un livre ou d'un film de science-fiction des années 1960 et se conclut par une scène inspirée des premiers films de James Bond. Quant à l'exploration de la base secrète, elle pourrait figurer dans un feuilleton télé des années 1970². La fin du récit renoue cependant avec l'univers de Lovecraft, afin de boucler la boucle.

2 Mais elle évoque aussi l'errance souterraine du narrateur dans la nouvelle « L'ombre du temps » de H. P. Lovecraft.

J'ai voulu, envers et contre tout, construire un récit palpitant, plein de surprises, capable de maintenir le lecteur en haleine. Je ne sais pas si j'y suis parvenu d'un bout à l'autre, mais j'espère que cette nouvelle amusera les amoureux de H. P. Lovecraft autant que je me suis amusé à l'écrire.

1- Le reflet

J'apprécie la douce somnolence qui s'installe en moi dans l'heure qui suit mon déjeuner. Où que je sois et sans trop me soucier de mon éventuelle compagnie, j'ai pour habitude de m'allonger sur la première surface venue et de me laisser doucement couler vers les frontières de l'inconscience. Avec gourmandise, lenteur et délicatesse, savourant chaque instant comme un inépuisable banquet orgiaque, je jouis de l'étrange *no man's land* qui sépare nos consciences éveillées de celles des mondes oniriques. Si l'abondance existe pour moi, c'est ici qu'elle trouve sa source, dans cette infinité de possibles, car mon esprit, sans avoir rien perdu de ses capacités d'analyse et de synthèse, devient en mesure de leur faire épouser l'imagination féconde qui agite le monde de mes rêves.

Tel est mon secret, la source de ma réussite et de mes profits. Je m'en sens parfois coupable.

Ce jour-là, alors que j'ouvrais lentement les yeux et que mon esprit abandonnait avec regret les visions d'un royaume opalescent que peuplaient de sensuelles créatures éthériques, je ne parvins pas à identifier l'espace dans lequel je me voyais flotter. Un azur parfait occupait la plus grande partie de mon champ visuel, à peine

troublé par quelques nuages transparents qui ondulaient étrangement *sous* lui. À ma droite, un éclat de lumière dont la dureté métallique blessait cruellement ma rétine, tranchait l'espace avec violence. Il me fallut près d'une minute pour prendre conscience de la texture feutrée sur laquelle mes mains étaient posées. Je m'étais endormi contre le hublot du jet privé qui me transportait à Koha Tapunui, et la lumière crue qui jaillissait au bord de mon champ de vision n'était rien d'autre que le reflet du soleil sur l'aile argentée de l'avion.

Le visage angélique qui me faisait face était celui de Sarah Wertfield, une jeune prodige de l'écriture dont la renommée était déjà immense, alors qu'elle n'avait que trois romans à son actif. Voyant que j'étais à nouveau conscient, la jeune femme fronça délicatement les sourcils et me décocha son célèbre sourire boudeur, l'un des atouts qui, sans rien ôter à son remarquable talent, n'était pas tout à fait étranger à son parcours flamboyant dans le monde littéraire.

— Vous me racontez ? demanda-t-elle laconiquement.

— Quoi donc ? m'étonnai-je d'une voix pâteuse.

— Allons ! Vous me disiez tout à l'heure que vos meilleures idées naissaient de vos états de demi-sommeil... Je me demandais... si j'aurais la chance de vivre en direct la genèse de votre prochain best-seller. Je suis curieuse de savoir ce que vous avez imaginé. Vous me racontez ?

Sa demande me gênait et je répondis en balbutiant un peu.

— Ça ne serait pas... décent et je doute que... que ça fasse un best-seller, hum... sinon au rayon « érotisme » des librairies les moins recommandables. De toute façon, ça n'avait aucune structure solide. Je crois que j'étais trop avancé vers les frontières du sommeil. Ce voyage est interminable... Je suis épuisé.

Elle exprima sa déception par un nouveau sourire boudeur qui me rappela d'où provenait le caractère sensuel de mes visions oniriques. Nous nous faisons face depuis près de quatre heures, et j'avais déjà eu l'occasion de succomber à son charme ravageur.

— On est presque arrivés, reprit-elle. Si j'ai bien compris ce que notre hôte nous disait dans son mail, nous n'aurons même pas à passer par la douane à l'arrivée.

— Ah, oui! Je me souviens de ça! « Vous êtes les ambassadeurs de la culture moderne et vous serez accueillis comme tels, sans aucune formalité. » Vraiment incroyable, ce Byron!

Lord Georges Mathieu Byron était l'homme qui nous avait conviés – avec une dizaine d'autres auteurs à succès – sur l'île de Koha Tapunui afin de « célébrer nos réussites dans le décor idyllique du Pacifique sauvage ».

Descendant direct de George Gordon Byron, un très célèbre poète maudit, Georges Mathieu avait hérité de son ancêtre une charmante originalité et un talent tout à fait particulier pour la littérature fantastique. La fortune indécente issue de ses quatorze derniers best-sellers lui avait permis de s'offrir une petite île sauvage, isolée en plein milieu de l'océan Pacifique, à 800 km au

nord-est de Rapa Nui. Il y organisait des festivités à la hauteur de sa folie et de son opulence, seul moyen pour lui de préserver un contact avec le reste de l'humanité.

— Est-ce la première fois pour vous? demanda timidement Sarah.

Désarçonné par l'ambiguïté de cette question, je ravalai précipitamment la salive qui venait d'inonder mon palais avant de comprendre ce qu'elle voulait dire.

— Non... Heu... Oui. Je n'avais jamais eu le temps d'y aller jusqu'à présent. Et je ne suis pas vraiment sûr que c'était une bonne idée. Mais bon... ça me permettra de penser à autre chose.

— Des soucis?

— Non... Non. Je crois simplement que je passe trop de temps à travailler. C'est ma drogue et j'ai peur de souffrir du manque. C'est idiot, hein?

Elle se contenta de me répondre par un sourire distrait puis tourna son regard vers le hublot qui éclairait son siège. La lumière venait de perdre la pureté qu'elle avait eue jusque-là, pour se teinter de nuances grisâtres vaguement inquiétantes.

— Nous venons sans doute de commencer à perdre de l'altitude et nous entrons dans la couche nuageuse, supposai-je.

— Je ne crois pas... Regardez : les nuages de moyenne altitude sont toujours en dessous de nous. Je pense plutôt que la météo se dégrade. J'ai bien peur que la petite fête de Byron ne soit compromise par la pluie. Le Pacifique est toujours plein de caprices!

Je ne pus m'empêcher d'être contrarié par ce qu'elle m'apprenait. Je m'étais fait une joie à l'idée de somnoler sur une plage ensoleillée. L'île sauvage de Byron perdrait sans doute une bonne partie de son charme sous une pluie battante.

Je me laissai à nouveau glisser dans la torpeur qui m'écrasait et ne tardai pas à sombrer pour de bon dans un sommeil sans rêves.

Le choc du train d'atterrissage m'en fit émerger. Encore vaseux et plein d'une irritation dont j'ignorais la cause, j'adressai un sourire d'excuse à Sarah pour lui avoir préféré la compagnie de Morphée, et tournai mon regard vers le paysage qui défilait follement à l'extérieur de l'avion. Contraint d'atterrir sur une piste très courte, le pilote nous imposa un freinage vigoureux et le paysage devint de plus en plus distinct, dévoilant une végétation spectaculaire dont la pluie épaisse ne parvenait pas à masquer la beauté exubérante.

Lorsque je posai le pied sur le couloir d'évacuation du jet, je fus saisi par la densité de l'air et par la sensation qu'une couverture transparente et visqueuse venait d'être appliquée sur chaque centimètre apparent de ma peau. Le contact de ma main avec le métal de la rambarde de descente était poisseux. Mon nez fut assailli par d'innombrables odeurs sucrées qui évoquaient des souvenirs lointains, remontant à ma tendre enfance. Dans la région indienne de Goa où j'ai vécu autrefois, j'ai connu la moiteur des étés humides et les senteurs de l'humus enragé. Je ne m'étais pas attendu à revivre ces impressions avec tant de brutalité dans une île du Pacifique distante de plus de vingt mille kilomètres de ma région natale.

Contrastant avec l'idée que je me faisais de cette arrivée et avec le faste que j'associais à l'image de notre hôte, un véhicule tout-terrain en mauvais état et à la couleur indiscernable était stationné à la sortie du couloir de descente. La piste, dépourvue de toute infrastructure, était de toute évidence privée. Elle gisait dans une vallée entièrement confinée par une jungle moite. Quatre membres du personnel d'accueil tenaient des parapluies à bout de bras, luttant contre les trombes d'eau qui tentaient de les faire basculer. Nous nous engouffrâmes à l'arrière du véhicule, heureux de trouver un abri, mais déjà trempés par les quelques secondes passées à l'extérieur.

— Ça ne plaisante pas ! lança Sarah en hurlant pour couvrir le bruit de l'eau qui frappait le toit du véhicule.

— Bonjour ! Désolé pour cet accueil, répondit le chauffeur sur le même ton. On ne peut jamais prévoir quand ça va arriver. Nous sommes trop isolés pour que les services de météo s'intéressent à notre zone et nous donnent des prévisions fiables. Je ne peux pas vous dire combien de temps ça va durer... mais rassurez-vous : la résidence offre tout le confort nécessaire pour passer du bon temps, même en période de pluie. Il y a déjà de nombreux invités qui nous ont rejoints dans la matinée. Je m'appelle Berkham et je suis attaché à votre service pour toute la durée de ce séjour. Bienvenue dans notre île !

Alors que le dénommé Berkham se retournait pour enclencher le contact, un choc sourd nous fit sursauter. Un singe capucin venait d'atterrir sur le capot du véhicule.

Il tourna son visage vers moi et me fixa longuement, indifférent à la pluie toujours dense qui rebondissait en gerbes sur son crâne et creusait des sillons dans sa fourrure pelée. Nous étions tous saisis par la vue de ce petit animal dont la mimique était à la fois cocasse et inquiétante, et nous ne fîmes pas le moindre mouvement. Après de longues secondes d'immobilité, le capucin tourna son visage vers Sarah et lui montra les dents dans une expression qui n'avait plus rien d'amusant. Puis il frappa son torse minuscule d'un terrible coup de poing et s'évanouit dans un mouvement insaisissable vers le mur de végétation qui nous faisait face. À l'intérieur du véhicule, le silence s'éternisa. Aucun de nous n'osait briser le sort qui venait d'être jeté.

— Brrrrrr, émit enfin Sarah d'une voix sourde.

— Je suis navré, vraiment navré, réagit le chauffeur. Ces singes ne sont pas originaires de l'île. Ils ne sont là que depuis quelques années sans que nous n'ayons jamais compris d'où ils proviennent. Ils se sont adaptés à notre île et pullulent à présent par centaines. Mais en temps ordinaire, ils ne sont pas agressifs. Je suppose que celui-ci a dû se faire mal en glissant de son arbre. Il ne vous adressait qu'une grimace de douleur...

— J'aime mieux ça, répondit Sarah. Ça m'a fait froid dans le dos ! Comment se fait-il que ce singe soit tatoué ? Vous faites un suivi vétérinaire de ces animaux ?

— Tatoué ? Que voulez-vous dire ?

— Il m'a semblé voir une marque étrange sur son poignet gauche...

— Vous devez faire erreur... C'est sans doute le tracé de la pluie dans son pelage qui vous aura abusé...

Sans autre commentaire, Berkham engagea le véhicule dans le chemin boueux qui menait à la résidence, bousculant la végétation qui cherchait à l'avalier.

L'eau avait lavé mon visage. Emporté par l'ambiance dépayssante qui s'était si brutalement imposée à nous, je constatai que j'étais enfin complètement éveillé. Ma mauvaise humeur était retournée là d'où elle avait surgi. Les cheveux mouillés de Sarah exhalaient un parfum floral qui se mariait à merveille avec celui de la jungle et un sourire stupide s'étala sur mes lèvres à la vue de son chemisier que l'humidité rendait dangereusement transparent. J'étais somme toute heureux de me retrouver là, dans cet environnement si différent de mon quotidien laborieux.

Notre véhicule déboucha sur un plateau rocheux qui surplombait la mer. La violence de la pluie venait de faire place à une relative accalmie et nous pûmes apprécier l'incroyable panorama que cette position offrait à la résidence. Accroché sur le bord du plateau dans un équilibre étonnant, le bâtiment de verre était construit telle une immense muraille transparente exposant toute sa courbure au souffle de l'océan. Au centre du demi-cercle ainsi protégé, des toiles tendues ainsi que des panneaux verticaux qui semblaient presque disséminés au hasard, délimitaient des espaces parmi lesquels on identifiait de nombreux salons ouverts, une zone dédiée à la piscine et aux spas, une salle de sport ainsi que des bungalows et de nombreux espaces clos

dont l'usage restait à découvrir. Des chemins capricieux reliaient tous ces aménagements, franchissant parfois des bassins décoratifs à l'aide d'un solide pont de bois ou passant sous la voûte d'un bosquet de lianes fleuries avant de traverser l'un des jardins vivaces qui agrémentaient l'ensemble.

Sans doute soucieux de ne pas gâcher l'effet que ce paysage produisait immanquablement sur chaque invité, Berkham conduisait à faible vitesse en gardant le silence. Il finit par garer notre 4x4 sous une case monumentale qui abritait déjà une bonne dizaine de véhicules, et vint galamment ouvrir la portière de Sarah.

— Je suppose que vous souhaitez vous rafraîchir avant de rejoindre les autres invités... L'un de nos employés va vous conduire à vos suites en caddy. Prenez votre temps : il y a des animations permanentes dans les zones C et D, mais les spectacles principaux n'auront lieu qu'en début de soirée et il est encore tôt. L'ensemble de notre personnel est à votre entière disposition. Si vous souhaitez me voir régler personnellement un détail, n'hésitez surtout pas à me faire appeler : je ne serai jamais loin.

Enchaînant sur un discret hochement de tête, Berkham monta lui-même dans un caddy qui alla se perdre dans les chemins fleuris de la résidence.

— Rien que ça! finis-je par lancer à Sarah qui semblait aussi estomaquée que moi. On peut dire qu'ils ont le sens de la mise en scène!

— « Il y a des animations permanentes dans les zones C et D, mais les spectacles principaux n'auront lieu qu'en début de soirée », minaуда-t-elle dans une très mauvaise et très amusante imitation de Berkham.

— Byron a probablement fait venir une star mondiale du R&B pour créer l'événement.

— Il en est bien capable !

Elle semblait avoir oublié l'épisode troublant qui avait succédé à notre arrivée.

J'avais le désir de prolonger ce tête-à-tête. Je me laissai aller à mon impulsion et lui proposai de rejoindre nos suites à pied. Sans un mot, les membres du personnel qui étaient restés discrètement à l'affût comprirent notre intention et nous guidèrent à travers le dédale des chemins.

Notre long parcours fut silencieux : il y avait tant à admirer ! Alors que nous nous rapprochions de la muraille de verre qui nous séparait de l'océan, je réalisai qu'elle faisait plus de vingt mètres de haut et autant d'épaisseur. Sa longueur totale atteignait sans doute près d'un kilomètre. Les espaces que sa forme courbe abritait du vent étaient loin d'être les seules zones aménagées de la résidence : la muraille en elle-même était un tube de verre comportant une extravagante suite de salles qui baignaient dans la lumière du soleil couchant. Une bibliothèque sur quatre étages succédait à une salle de concert qui voisinait avec une salle de cinéma... et ainsi de suite jusqu'à perte de vue. Tout le monde savait que les moyens financiers

de Lord Byron étaient considérables, mais je n'aurais pas imaginé qu'il pût s'offrir un tel délire architectural, dont le coût total dépassait sans doute largement mon appréhension personnelle de la richesse.

Les jardins que nous traversions étaient d'une beauté bouleversante. Exploitant avec intelligence les variétés tropicales qui poussaient sous ce climat humide, ils réinventaient l'art du paysagisme en faisant alterner des zones sauvagement verdoyantes avec la rigueur et la folie imaginative des jardins à la française. Les bassins et les jeux d'eaux étaient omniprésents et venaient ponctuer le parcours d'une charmante rivière qui cheminait à travers toute la superficie du plateau. Les insectes aquatiques et les nombreuses variétés de poissons qui la peuplaient attiraient des oiseaux de toutes sortes qui participaient à l'écosystème très complet de ce monde artificiel.

J'étais aussi ému que Sarah lorsque je la laissai à l'entrée de sa suite et allai découvrir le luxe de mes propres appartements. Nous avons convenu de nous retrouver une heure plus tard pour rejoindre ensemble la partie centrale de la résidence.

Sans doute prévenu de notre arrivée, Lord Byron vint toutefois nous accueillir en personne. Je l'avais croisé cinq ans auparavant à l'occasion d'un salon littéraire, et bien qu'il fût désormais légèrement grisonnant, je constatai qu'il faisait bien dix ans de moins que lors de cette dernière rencontre. Il en est ainsi avec les gens dont la réussite atteint son point culminant : elle efface les rides des amertumes et des échecs précédents.

Il était affable et trouva les mots qu'il fallait pour flatter nos ego respectifs et nous mettre à l'aise en sa compagnie. Nous étions les derniers arrivés de la journée. Il n'économisa pas son temps afin de nous présenter à la trentaine de convives qui partageaient notre séjour.

Je connaissais la plupart d'entre eux, mais Byron savait toujours évoquer un détail inédit touchant à leur intimité sans jamais verser dans la méchanceté ou la vulgarité. Il nous apprit que Richard Douglas-Masterson était claustrophobe, taquina gentiment Adalia Fernandez au sujet du serpent qu'elle promenait lors de chacun de ses déplacements, stupéfia Lin Liu en lui glissant une allusion à sa passion pour Ai Weiwei³ et félicita Samir Bouhadjadj pour son prochain prix Nobel de littérature, alors que cette nomination n'était pas encore officielle.

En bref, Byron sut nous subjuguier par son esprit. Je ne pus m'empêcher de céder à son charme gentiment frondeur tout en sachant qu'il relevait de son art avancé de la séduction. Je présume que Sarah Wertfield et moi-même n'étions rien d'autre que des objets de distraction, et sur ce terrain, je crains fort que les qualités esthétiques de Sarah ne lui aient procuré un avantage majeur.

Notre parcours à la recherche des différents convives nous promenait à travers la place centrale que de nombreux spectacles animaient. Byron, toujours attentif au moindre de nos désirs, remarqua que l'at-

3 Artiste contestataire chinois.

tention de Sarah avait été captivée par une représentation de tresque⁴ médiévale. Il interrompit aussitôt notre marche pour la laisser jouir de ce ballet hypnotique.

Pour ma part, j'avais le regard fixé sur un numéro d'équilibriste particulièrement audacieux qui se déroulait à quelques pas de nous. Je m'avançai, attiré par l'homme qui dansait élégamment sur une sphère minuscule empilée sur un assemblage de blocs enflammés, tout en jonglant avec un nombre étonnant d'objets hétéroclites.

Sa performance, déjà prodigieuse, fut rendue encore plus spectaculaire lorsqu'elle se doubla d'un numéro de prestidigitation : je constatai que les objets avec lesquels il jonglait adoptaient désormais des trajectoires capricieuses défiant les lois de la physique. Excellent comédien, le jongleur faisait mine de s'étonner, et commençait à vaciller comiquement sur sa sphère instable. Les flammes qui l'entouraient furent alors soufflées, et les blocs sur lesquels sa sphère reposait se mirent à trembler avant de s'envoler en tournant tout autour de lui.

L'homme mimait la surprise la plus totale, chevauchant toujours une sphère suspendue dans le vide à un mètre du sol.

Je n'avais jamais eu l'occasion de contempler un spectacle aussi élaboré d'un point de vue technique. Lord

4 Danse qui est censée être à l'origine de la farandole.

Byron lui-même contemplant tout cela avec stupeur, et je me réjouis de constater qu'il pouvait perdre son élégance supérieure sous le coup d'une forte émotion.

Les blocs qui tournaient toujours autour du jongleur finirent par s'agencer très rapidement en une structure organisée et le numéro prit fin lorsque l'artiste fut entièrement emmuré, déclenchant des cris d'admiration et des applaudissements enthousiastes de la part des quelques convives qui avaient contemplé la scène à nos côtés.

Byron resta troublé et nerveux bien après que le spectacle fut achevé. Je présume que la scène avait éveillé un souvenir désagréable ou une autre forme d'écho pénible au sein de son esprit. Il ne tarda pas à prendre congé en prétextant une obligation mondaine et nous fûmes laissés à nous-mêmes.

Nous achevâmes le tour de la place centrale où se concentrait le reste des convives. Sarah y retrouva une amie avec laquelle elle s'engagea dans une discussion animée, et je décidai de la laisser à ces retrouvailles. Je la saluai affectueusement et m'éloignai, tout étonné de l'intimité que ces quelques heures passées ensemble avaient installée entre nous.

Nous avions soupçonné Byron d'avoir convoqué une star internationale pour animer l'un de ses spectacles. Je découvris bientôt que nous avions vu juste, et finis ma soirée en compagnie d'Edwyn Collins qui me fit l'honneur de partager mon repas entre deux ballades nostalgiques. Je nageais en plein rêve, heureux

d'avoir quitté mon univers monotone pour venir vivre ces moments d'exception.

Les événements ultérieurs m'amenèrent à réviser mon point de vue.

2- Parmi les élus

Je me réveillai d'humeur maussade. J'avais sans doute abusé du délicieux pinot gris dont on m'avait abreuvé la veille, et mon corps exerçait de légitimes représailles. Le système domotique installé dans la chambre détecta mon retour parmi les vivants et me proposa les animations de la journée sur un écran géant couvrant tout la surface d'un mur. Alors que je murmurai pour moi-même : « Quelle heure peut-il être ? », la machine entendit ma question et me répondit d'une voix suave :

— Neuf heures quarante-cinq, Monsieur. Bonjour à vous !

En jetant un œil sur le planning qu'on me proposait, je constatai que la plupart des excursions de groupe étaient déjà parties. On m'offrait toutefois la possibilité de promenades « à la demande ». Je pouvais également bénéficier de cours d'arts plastiques, de piano, de violon, de mandoline et de guitare, tous animés par des personnalités de renom qui avaient sans doute mieux à faire.

Tandis que j'examinai cette liste d'options avec ennui, on frappa à ma porte. Un groom, probablement prévenu de mon réveil par le système automatique, interpréta mon grognement comme une invitation à

entrer. Il s'inquiéta de savoir si je préférais déjeuner dans ma chambre ou en un autre lieu de la résidence. Je grognai une seconde fois. Il revint quelques secondes plus tard avec une quantité de mets suffisante pour traverser un holocauste sans crainte d'inanition. Je réalisai que ce séjour allait me guérir définitivement de mon attrait coupable pour les hôtels de luxe : aucun d'entre eux, aussi onéreux soit-il, n'offrait le dixième de ce qu'on nous proposait dans cette résidence.

J'en étais à mon deuxième mug de café quand l'écran figé sur les animations du jour se vit animé par un message qui palpait à un rythme lent : « M. Byron sollicite une visioconférence »

Je m'inquiétai d'abord de l'état de présentation désastreux que je m'apprêtais à lui offrir, puis haussai les épaules et lançai un « communication acceptée » que j'espérai intelligible pour le système domotique. Les dents de porcelaine et le lifting impeccable de Lord Byron s'imposèrent en fondu progressif sur l'écran mural. J'essayai de composer un sourire aimable.

— Bonjour, Ankhur, comment allez-vous ?

Il rayonnait de façon indécente et j'éprouvai une violente envie de le gifler. Je parvins pourtant à lui répondre courtoisement :

— Bonjour, Georges, je suis honoré par votre sollicitude.

— Je constate que vos volets sont encore fermés... J'ai le plaisir de vous annoncer que nous bénéficions d'une météo de rêve, ce matin. Je voudrais commencer

par m'excuser pour la façon grossière dont je vous ai abandonné hier soir. C'était impardonnable.

— Vous me gênez, lui dis-je. J'ai été extrêmement flatté de l'importance que vous nous avez accordée, et tout à fait ravi par notre long échange. Je ne crois pas qu'on m'ait jamais accueilli avec tant de délicatesse et de générosité, et je doute que cela se reproduise jamais.

— Mais quand vous voudrez! s'exclama-t-il sur un ton outragé qui frôlait le comique. Vous serez toujours le bienvenu ici, tant que l'Univers me gardera en vie. J'ai vivement regretté que notre entretien se termine si abruptement, et si vous disposez d'un petit moment ce matin, j'aimerais beaucoup vous faire visiter mes installations personnelles.

— J'adorerais! J'étais justement en train de me dire que je n'avais envie de rien et je me préparais à organiser gentiment mon ennui. Vous me sauvez la vie!

— Parfait! reprit mon hôte. Lorsque vous serez disposé, faites signe à l'homme qui se tient devant votre bungalow. Il vous conduira à moi. À tout à l'heure, mon ami.

— À tout à l'heure, Georges.

L'écran s'éteignit. J'étais effaré.

Je voulais bien croire que Byron était soucieux de la qualité de son accueil. J'étais même prêt à accepter l'idée qu'il appréciait ma compagnie. Mais je n'étais que l'un des trente convives qu'il avait réunis pour ce séjour. Je ne pouvais expliquer qu'il m'accorde autant de temps et d'importance, alors que la plupart des autres invités l'avaient à peine croisé. Je conçus l'hy-

pothèse que notre hôte éprouvait de l'attraction pour Sarah et qu'il voulait m'utiliser comme intermédiaire pour obtenir son attention et ses faveurs.

Cette idée était évidemment ridicule. Si Byron voulait séduire Sarah, il avait des millions de possibilités et de prétextes sophistiqués à sa disposition, sans que mon aide lui soit nécessaire en quoi que ce soit. Et pour commencer, il n'y aurait rien eu de choquant à ce qu'il lui proposât directement l'invitation qu'il venait de m'adresser.

Mais alors, quoi donc ? Mon esprit encore embrumé ne concevait aucune amorce de réponse à cette énigme. Je renonçai donc à réfléchir, me lavai et m'habillai, puis me décidai à affronter le monde extérieur.

En me faisant presque bousculer par le souffle chaud et poisseux qui s'engouffra dans la chambre au moment où j'entrouvris la porte, je réalisai que j'avais dormi dans une atmosphère climatisée et qu'il faudrait me réacclimater à l'ambiance tropicale. La terre était détrempée par les pluies torrentielles de la veille. L'humidité de l'air était encore plus dense à présent que le soleil avait décidé de renvoyer toute cette eau vers le ciel, sans qu'aucun nuage ne vienne plus tempérer ses ardeurs.

Suffocant, je m'affalai sur le siège du caddy et priai pour que Byron ne me propose pas une marche en extérieur. À mon grand soulagement, le véhicule pénétra bientôt dans un couloir souterrain dont je n'avais pas soupçonné l'existence. De longues minutes s'écou-

Ce fichier est un extrait du livre

L'île maudite

Luc Deborde

Pour consulter l'ouvrage complet, rendez-vous sur :

<http://www.editions-humanis.com/979-10-219-0076-9.php>